

sé du christianisme, de celui qui anime les écrivains chrétiens du XVII^e siècle.

* * *

Quand nous voulons rajeunir nos sentiments, récréer notre cœur fatigué par les tristesses présentes, nous nous tournons vers notre enfance, vers la mère qui en souriant, a formé peu à peu ce cœur et lui apprend à aimer ce qui est aimable, Dieu et sa religion, le bien et la vertu. Pour rajeunir notre esprit, retournons aussi à ceux qui l'ont formé et qui lui ont appris à bien penser, c'est-à-dire aux auteurs du XVII^e siècle, à nos grands classiques.

De loin, ils nous apparaissent peut-être un peu austères, graves dans la majesté de leur langage. Peut-être aussi l'effort que nous a coûté leur étude pèse-t-il encore sur notre jugement. En nous instruisant, ils ont exercé nos forces par le travail.

Depuis que notre esprit s'est émancipé de leur tutelle, tout un autre monde littéraire s'est révélé à lui, plus éclatant, plus séduisant au premier abord.

Le XVIII^e siècle nous est apparu étincelant d'esprit, mordant, fin dans le récit, joli et enrubanné dans le conte et l'idylle. Mais défiez-vous ; Voltaire lui donne le ton. Ce siècle n'a point de cœur parce qu'il n'a point de christianisme.

Les élèves eux-mêmes de Rousseau, qui proclament, avec une éloquence emphatique, les droits de l'homme en vantant la restauration de la nature sur les ruines de la société, sont des égoïstes mal élevés : ils éteignent l'amour du prochain en exaltant les droits de l'individu, sans lui parler de ses devoirs.

Le XIX^e siècle surtout, dans l'infinie variété de ses écoles littéraires, est capable de vous séduire : sa littérature de caméléon, qui change de couleur plus souvent qu'à chaque génération, vous assaille par toutes les portes de l'imagination et de la sensibilité. Elle prend les procédés de la peinture avec les plus brillants des romantiques ; elle s'inspire des procédés de la musique avec les plus raffinés de nos Parnassiens. De nos jours, elle se fait photographe. Elle se sert de tout, excepté de la raison, pour produire sur son lecteur un effet violent. Quelquefois même, elle sort de l'art en reproduisant tels qu'ils sont dans la réalité,

les caquetages sans apprêts de la vie de club ou de salon.

Retournons aux classiques qui ont formé notre goût. Eux seuls peuvent l'empêcher de périr.

Après l'agitation fébrile que nous cause la littérature contemporaine, ils nous donneront le recueillement intérieur, une paix religieuse très douce à goûter et très profitable pour notre esprit.

C'est le premier effet du commerce avec des écrivains qui nous entretiennent presque toujours des choses de l'âme. Ils mettront de la sagesse dans nos jugements parce qu'ils leur donneront comme fondement la raison, qui est la faculté de l'ordre et du bon sens. Ils nous inspireront des sentiments humains, en tenant nos regards presque constamment fixés sur le mélange de misères et de grandeurs qui composent l'humanité, et en ne nous laissant jamais oublier que, sous cette appareil de faiblesse et de vanités, l'homme porte en lui une royauté divine digne d'exiter la pitié.

En un mot, ils nous apprendront à juger avec la raison et non avec le caprice, à régler nos actions selon la saine morale, parce que leurs principales œuvres sont, dans notre littérature, et peut-être parmi toutes les littératures, l'expression la plus parfaite des grandes vérités morales, vues et goûtées par l'âme d'écrivains catholiques.

Mgr H. PASQUIER

Prélat de la Maison de Sa Sainteté,

UNE DIFFÉRENCE

Mme la duchesse du Maine demanda un jour à des gens d'esprit qui s'assemblaient chez elle :

— Quelle différence y a-t-il entre moi et un pendule ?

Comme on était embarrassé pour répondre, Fontenelle entra. La même question lui fut faite par la duchesse, et il répondait sur le champ :

— La pendule marque les heures, et Votre Altesse les fait oublier.